

Reçu le 02/09/2021

Publié le 16/12/2021

**La fabrication des stigmates :**  
**Dénommer, catégoriser puis doxa(iser) les jeunes de banlieues**  
**The making of stigmas:**  
**Naming, categorizing and then doxing suburban youth**

**Wafa BEDJAOUI<sup>1\*</sup>**

<sup>1</sup>Université d'Alger2, Algérie

**Résumé**

Il s'agit, dans le cadre de cet article, du rôle de la dénomination syntagmatique, puisqu'il n'est pas question de mots mais de syntagmes, qu'ils soient verbaux ou nominaux. Notons également que la dénomination peut revêtir plusieurs formes linguistiques à visée illocutoire tels que les métaphores, les périphrases et l'euphémisme. D'un point de vue épistémologique, la dénomination et la catégorisation relèvent d'un processus cognitif qui fait montre d'une plasticité linguistique *ad hoc*.

**Mots-clés :** dénomination, syntagme, visée illocutoire, processus, cognitif

**Abstract**

In the context of this article, we are concerned with the role of syntagmatic naming, since we are not talking about words but about syntagms, whether they are verbal or nominal. It should also be noted that naming can take several linguistic forms with illocutionary intent, such as metaphors, periphrases and euphemism. From an epistemological point of view, naming and categorisation is a cognitive process that shows an ad hoc linguistic plasticity.

**Keywords :** naming, phrase, illocutionary purpose, process, cognitive

*Le regard dominant porté par la presse écrite et surtout audiovisuelle sur la banlieue et les jeunes qui y vivent est d'abord très simplificateur. (Derville, 1997 :105)*

**Introduction**

L'objectif de notre réflexion est de mener une lecture discursive contextualisée des événements qui ont fait couler beaucoup d'encre. A vrai dire, les questions relatives à l'immigration en France et à tous les problèmes y afférents suscitent l'intérêt d'un grand nombre de chercheurs dans toutes les spécialités confondues. Nous parlons d'immigration, puisqu'à chaque fois que des situations de crises sociales voient le jour, les doigts sont pointés vers les immigrés et leurs

---

\*Auteur correspondant : bedjaoui79@gmail.com

descendants. Il est ainsi question de traiter, dans le cadre de cette étude, la catégorisation médiatique d'un événement social afin de dégager les stratégies linguistiques, voire discursives de l'étiquetage des objets sociaux.

### **Problématique**

Selon les propos de Foucault dans son livre « Les mots et les choses » édité en 1966, penser le monde exige un découpage et une classification qui donnent suite à une infinité de façons de nommer, de désigner et de catégoriser. On s'intéressera dans le cadre de cet article, à la catégorisation discursive comme élément de problématisation de l'analyse du discours médiatique. Il s'agit ainsi d'étudier les procédés par lesquels les journalistes français réfèrent aux jeunes de banlieue parisienne à la suite des émeutes de 2005. Nous partons de l'hypothèse que tout discours mène à la construction de représentations des différentes catégories (Ex : discours sur les immigrés, sur les Noirs, sur les pauvres, les travailleurs, etc.).

*La qualification des jeunes émeutiers s'ancre, les premiers jours, dans les axiologies interprétatives proposées par les journaux dans leur identification des causes. Mais des éléments discursifs apparaissent, qui infléchissent ces axiologies, tandis que les lieux des émeutes sont dotés de désignations diverses. (Garcin-Marrou, 2007 :18)*

### **Soubassement théorique et revue de la littérature**

Partant du postulat que l'expression « jeunes de banlieues » est une forme de catégorisation, nous pouvons affirmer à l'instar de Longhi (2012 :128) que cette catégorie « n'est donc pas une catégorie objective ». Les catégories peuvent être définies comme des concepts et des idées traversées et structurées par des débats et des discours sociaux au moyen de découpages linguistiques et extralinguistiques. Leurs valeurs respectives sont socialement, culturellement et historiquement marquées.

*Les catégories utilisées pour décrire le monde changent à la fois synchroniquement et diachroniquement, que ce soit dans les discours ordinaires ou les discours scientifiques, elles sont plurielles et mouvantes ; elles sont controversées avant d'être fixées normativement ou historiquement (1995 :278).*

En d'autres termes, les catégories se caractérisent par une « instabilité catégorielle » due aux différents contextes. Nous entendons par « instabilité catégorielle » le fait que la relation entre les choses et leur dénomination par les mots est une relation contextuelle, voire référentielle selon les propos de Benveniste dans son schéma de communication. Or, bien que le langage soit appréhendé comme un système d'étiquettes pour désigner les objets du monde, les pratiques discursives hétérogènes donnent naissance à « plusieurs versions du monde ». Nous donnons l'exemple d'une personne qui consomme la drogue ; pour un policier, cette personne est catégorisée « droguée », « suspect », etc. ; mais pour un médecin en psychiatrie, elle sera catégorisée « patient ». Ce que Mondada appelle « variables catégorielles ». Les nouvelles valeurs sémantiques fabriquées en discours de l'expression « jeunes de banlieue » font dire à Longhi (2012) qu'il s'agit d'une réactualisation discursive<sup>2</sup> dont les différentes facettes sont ré/activées à chaque événement.

Ces variables sont à l'origine de la multitude des dénominations d'un seul mot. Or, grâce à la

---

<sup>2</sup> Que Longhi emprunte à Siblot ( 1997)

lexicalisation, l'instabilité qui caractérise les catégories peut être stabilisée. Deux notions sont, à ce titre, à retenir et à définir puisqu'elles sont étroitement liées au processus de catégorisation, à savoir : les prototypes et les stéréotypes.

*Les noms comme labels correspondent aux prototypes et contribuent à leur stabilisation au fil des différents processus. D'abord, ils correspondent à des unités discrètes de la langue, qui permettent une décontextualisation du prototype selon les paradigmes disponibles en langue et garantissent ainsi son invariance à travers les contextes. Ensuite la nomination du prototype rend possible son partage par plusieurs individus à travers la communication linguistique et en fait ainsi un objet socialement distribué, stabilisé au sein d'un groupe de sujets. Un tel prototype partagé évolue dans une représentation collective appelée généralement stéréotype. (Mondada et Dubois, 1995: 293)*

Nous pouvons retenir, à la suite de ces propos distinctifs entre prototypes et stéréotypes que la catégorisation obéit à plusieurs codifications à savoir, une codification individuelle subjective, scientifique basée sur des propriétés réalistes de l'objet catégorisé et sociale intersubjective. Ces niveaux de codifications font l'objet d'une actualisation permanente à laquelle participe les médias dont notamment la presse (Derville, 1997). Avant de procéder à la présentation de notre corpus d'étude relatif à la catégorisation médiatique des événements de banlieue en 2005, nous donnons, à titre d'exemple de prototype le nom scientifique de la maladie de la vache folle appelée : l'encéphalopathie spongiforme bovine. Si l'on est appelé à classer ces deux dénominations qui réfèrent à un seul objet social, nous dirons que le contexte médical et vétérinaire dans lequel elles sont utilisées renvoient à une lexicalisation qui a stabilisé les deux expressions.

Partant du principe que la catégorisation est un acte de discours qui met en action un processus dénomiatif sélectif en fonction des choix cognitifs opérés par les acteurs sociaux dans l'objectif de circuler des visions du monde, force est de compléter notre puzzle théorique par une notion clé, à savoir la dénomination qui participe à la formation discursive des différentes catégories relatives aux événements de banlieues et aux jeunes. En effet, la dénomination est considérée comme un acte de langage (Ludi, 1995) co-construit par le destinataire et le destinataire.

« Toute dénomination serait une co-dénomination (toute catégorie construite par un ou plusieurs locuteurs est aussi construite pour un ou plusieurs autres locuteurs) » ( De Chanay, 2009 : 28)

Il s'agit ainsi, dans le cadre de cet article, du rôle de la dénomination syntagmatique, puisqu'il n'est pas question de mots mais de syntagmes, qu'ils soient verbaux ou nominaux. Notons également que la dénomination peut revêtir plusieurs formes linguistiques à visée illocutoire tels que les métaphores, les périphrases et l'euphémisme. D'un point de vue épistémologique, la dénomination et la catégorisation relèvent d'un processus cognitif qui fait montre d'une plasticité linguistique *ad hoc*.

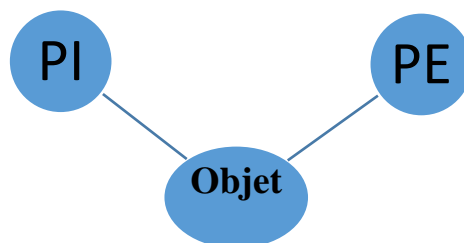
*Du même coup, le problème de la dénomination déborde le domaine de la sémantique lexicale, puisque les syntagmes fonctionnant comme des dénominations peuvent correspondre à des unités quantifiées d'un rang supérieur à celui du lexème — de la simple augmentation adjectivale à la périphrase développée. (Brennan et Clark dans De Chanay, 2009 :7)*

Or, nous tenons à préciser que les problématiques relatives à la dénomination sont complexes dans le sens où plusieurs paramètres sont à retenir pour asseoir une nomenclature neutre qui ne soit pas la reproduction de formules dénominatives catégorisées péjorativement. Le contexte et le domaine de références sont, à cet effet, des éléments cruciaux de théorisation en matière de dénomination et de catégorisation.

D'où la mise en question les sémantiques des prototypes, qui postulent un lien direct entre le sens d'un nom et d'un objet particulier, par Cadiot et Nemo dans leur article « Pour une sémiogénèse<sup>3</sup> du nom » (1997). Selon eux, la dynamique des noms est non seulement régie par les rapports existants entre les noms et les objets, mais surtout par notre rapport avec eux à travers les significations que nous leur donnons. Pour décrire un objet, force est de tenir compte de deux types de propriétés à savoir :

PI : propriétés intrinsèques

PE : propriétés extrinsèques



Nonobstant, les analyses proposées par les deux auteurs ont permis, dans la majorité des exemples traités, de ne dégager que les propriétés extrinsèques qui sont tributaires des contextes dans lesquels figurent les objets. L'explication que nous pouvons donner à cela peut trouver son interprétation dans le fait que les polysémies étudiées sont d'ordre connotatif et non dénotatif. Il est à noter également que les rapports entre les objets et les noms sont envisagés à travers la nature du rapport :

*Rapport passif aux choses : perception*

*Rapport actif aux choses : action*

A vrai dire, tous ces éléments de théorisation nous permettront d'exploiter les notions développées pour une analyse discursive de la catégorisation, perçue, à notre avis, comme une dénomination qui tient compte de certains éléments constitutifs au dépend d'autres dans l'acte de catégoriser. A cet égard, notons que nous partageons le même point de vue de Mondada qui stipule que :

« (...) de telles variations dans le discours pourraient être interprétées comme dépendant de la pragmatique de l'énonciation davantage que de la sémantique des objets. » (1995 : 279)

Les dénominations, inscrites dans le discours et données par la presse française pour

---

<sup>3</sup> **Sémiogénèse**, subst. Fém. Formation d'un système de signes. Un langage spécifique, ou plus exactement un langage considéré dans ce qu'il a de spécifique et qui trouve dans la langue des moyens d'actualiser cette spécificité. Mais qui ne les trouve qu'en partie, c'est pourquoi il est une sémiogénèse, une invention du langage (Langage, 1968, p. 457) dans <http://cnrtl.fr/definition/s%C3%A9miogen%C3%A8se> consulté 8-5-2017

désigner les événements déclenchés en banlieue et connus sous le nom de « *crise de banlieues* » ont conduit à des catégorisations englobant ces événements et leurs acteurs. D'où l'intérêt de les appréhender discursivement.

On parlait de « jeunes » mais décrits différemment selon la situation. Il s'agissait de :

*.... Jeunes, des jeunes des cités ; des adolescents, des gamins, des enfants, des mômes ; de petits voyous, de jeunes casseurs, des jeunes émeutiers ; des voyous, des émeutiers, des incendiaires, des casseurs encagoulés, des « encagoulés », des insurgés, des groupes d'émeutiers, « un ennemi très mobile », la racaille... (Moirand, 2007 : 3)*

Dans une autre situation, il s'agissait d' :

*Étudiants, de lycéens » (avec leurs parents, avec les salariés du public et du privé) ; « .... D'étudiants en lutte/en grève/en colère ; d'anti-CPE, de manifestants, de grévistes, de bloqueurs, de porteurs de banderoles ; de hordes... d'étudiants radicaux, de sauvages, de casseurs, de voyous ; d'anarchistes, de trotskystes, de radicaux trotskystes, d'anarchosindicalistes, etc. (Moirand, 2007 :3)*

Ces deux discours médiatiques influencent les représentations mentales des locuteurs pour que des catégorisations s'opèrent dans leur mémoire que Moirand appelle « mémoire discursive » : « La notion de mémoire discursive permet ainsi de rendre compte du fait que toute production langagière fait circuler des formulations antérieures, du déjà-dit, du déjà-énoncé... Elle constitue alors une sorte de reformulation de l'interdiscours. »

Nous avons tenté de cerner les concepts théoriques de cette étude afin de les exploiter et de comprendre leur fonctionnement. Or, avant d'entamer l'analyse, nous allons asseoir notre méthodologie d'élaboration de corpus, les raisons d'un tel choix ainsi que les outils d'interprétation des différentes catégorisations.

### **Elaboration du corpus**

Le déclenchement des émeutes qui s'inscrit dans la continuité d'événements précédemment produits moments discursifs antérieurs qui produisent des extensions des différentes contextualisation. Il est donc **un moment discursif** (Moirand, 2004 :72) par excellence. Le moment discursif désigne le surgissement dans les médias d'une production discursive intense et diversifiée à propos d'un même fait, par exemple « la surprise » de la victoire de Trump aux élections américaines.

Notre corpus est construit d'un article tiré de la presse française « Le monde diplomatique »<sup>4</sup> à la suite des événements de novembre 2005 et de 2006. Il s'agit d'une lecture conjoncturelle d'un phénomène social, à savoir l'exclusion des jeunes de banlieue et les retombées d'une telle exclusion sur tous les plans. L'auteur remonte ainsi aux origines des émeutes déclenchées en 2005 puis reproduites en 2006.

La « fabrication » des catégorisations par les médias français produisent des discours collectifs « stéréotypiques » sur les jeunes de banlieue. C'est pourquoi nous avons choisi d'appréhender le discours médiatique tenu en France lors des événements de 2005. Ce qui nous permet de mettre en avant le contexte socio- médiatique de l'époque qui se poursuit, d'ailleurs, jusqu'à

---

<sup>4</sup> Denis Duclos, Sociologue, directeur d'études au Centre national de la recherche scientifique (CNRS), Paris. Aout 2006

nos jours quand il s'agit de nommer ou désigner la banlieue et ses habitants.

*Les catégorisations opérées lors des actes de nomination des événements ou des acteurs des événements relatés relèvent bien d'opérations cognitivo-langagières qui reposent à la fois sur des expériences et des connaissances ainsi que sur les discours qui les organisent et les formulent, donc sur une mémoire cognitive (mémoire sémantique ? Mémoire épisodique ?) (Moirand, 2007 : 2)*

### Méthodologie d'analyse

Nous avons fait appel à plusieurs approches d'analyse à savoir l'analyse du discours à entrée lexicale, l'analyse de contenu (plus précisément l'analyse catégorielle)<sup>5</sup> ainsi que le logiciel lexicométrique *TROPES V 8.5* afin de dégager les choix paradigmatiques de la construction de l'objet discursif appréhendé dans le cadre de cette étude.

Deux niveaux d'analyse sont à retenir en analyse de contenu à savoir l'analyse horizontale et l'analyse verticale. L'analyse horizontale permet de d'étudier les éléments intrinsèques de l'organisation du discours, alors que l'analyse verticale trouve son explication dans des éléments hors discours.

Pour ce qui est de l'analyse de discours à entrée lexicale, elle permet d'analyser l'environnement syntaxique de l'item, une approche d'analyse qui est secondée pour dégager les catégories énonciatives, grammaticales et linguistiques fréquentes susceptibles de nous donner des explications quant aux choix des dénominations.

<b>Caractérisation à sème marqué positivement</b>	<b>Caractérisation à sème marqué négativement</b>	<b>Caractérisation à sème marqué objectivement</b>
Nouvelle génération	<i>des voyous, de petits voyous, « un ennemi très mobile », la racaille, de jeunes casseurs, des casseurs encagoulés,  des « encagoulés », des insurgés des adolescents, des incendiaires, Population à problèmes</i>	<i>Jeunes, des jeunes des cités ; des mômes ; des jeunes émeutiers ; des émeutiers, , des groupes d'émeutiers, Population, Les jeunes de banlieues, Jeunes rebelles, Bandes de jeunes</i>

**Tableau 1 : Traits caractéristiques de la catégorie « jeunes de banlieues »**

Lorsque l'on considère le tableau1, il apparaît que des éléments reviennent dans la définition du jeune de banlieue, quelle que soit la récurrence du terme associé. Ainsi, ce qui a trait à l'ancrage spatial régulièrement. Nous signalons également que la catégorisation à caractérisation péjorative s'effectue sur la base du « rapport actif aux choses » ; c'est-à-dire il ne s'agit pas d'une perception ni d'une représentation ; mais les événements sont catégorisés suite aux actes des jeunes. Quant aux catégorisations marquées positivement ou objectivement,

<sup>5</sup> Les autres types d'analyse de contenu sont respectivement : l'analyse de l'évaluation, l'analyse de l'énonciation, analyse propositionnelle du discours, analyse de l'expression, analyse des relations.

elles sont le résultat d'un rapport passif à l'objet social « jeunes » puisqu'ils sont perçus, dénommés et catégorisés selon leur trait définitoire *intrinsèque* à savoir « jeune ». Cela ne va pas sans dire que d'autres éléments rentrent dans les propriétés à retenir dans la définition de ce syntagme.

Etudiant les énoncés dans lesquels le syntagme « les jeunes » désormais « J » figure, nous pouvons avancer que le discours sur « J » est un énoncé descriptif, que nous appelons énoncé constat. « J » est dans des phrases déclaratives, soumis à une description. L'énoncé peut donc nous apporter des éléments de définitions de « J » qui est certes catégorisé, mais surtout décrit « négativement ». Même observation pour les univers de références y afférents à savoir: banlieue, révolte, quartier, crise.

- Une **crise d'intégration des jeunes de milieux populaires**
- **Retour sur la grande révolte des banlieues françaises Neuf mois après les troubles qui, en France, à l'automne**
- qui implique une reprise en main morale, pédagogique et disciplinaire des **jeunes et de leurs parents ;**
- et elles résulteraient d'une exclusion massive des emplois des **jeunes des zones urbaines sensibles (ZUS),**
- L'agitation sociopolitique des **jeunes en France concerne, bien sûr, ceux dont les parents sont d'origine étrangère,**
- où s'est exprimée la colère de **jeunes Pakistanais et Bangladais en 2001). Au vu de ces faits,** on devrait plutôt se poser la question suivante :

Pour appuyer les propos avancés susmentionnés, nous avons travaillé à l'aide du logiciel TROPES = un logiciel d'analyse sémantique de textes. Nous avons procédé à l'analyse par épisode comme nous l'indique le logiciel : Un **épisode** correspond à une partie du texte où un certain nombre de rafales se sont formées et terminées. Ce sont de grands blocs d'argumentation, représentatifs de la structure du discours observé. Nous avons soumis au logiciel le texte journalistique tiré du monde diplomatique datant d'Aout 2006 (presque un an après les événements). Le texte est découpé en 10 épisodes. Chaque épisode contient des informations exploitables pour l'analyse.

Ainsi, l'analyse statistique à l'aide du logiciel Tropes concernant les univers de référence permet de dégager des relations sémantiques entre les univers de référence. Ces relations activent chez le lecteur des combinaisons lexico-sémantiques qui vont fonctionner comme des dénominateurs de faits, et qui par la catégorisation, véhiculent des représentations inscrites dans les mots et les direx activées par les différentes mémoires (cognitive qui est relative aux connaissances du monde, des mémoires des faits, mémoire collective et mémoire discursive activée par les discours antérieurs). Selon Moirand, des paradigmes de reformulations sont ainsi construits au fil des textes qui font appeler aux objets du monde qui constituent le moment discursif (différentes formes de désignations, des expressions nominales) : les événements sont dénommés et catégorisés par les syntagmes nominaux : révolte et crise.

- (révolte > banlieue) 0004

- (crise > jeunesse) 0003
- (jeunesse > crise) 0002
- (état > ville) 0002
- (échec > état) 0002
- (crise > intégration) 0002
- (jeunesse > banlieue) 0002
- (milieu > crise)0002
- (intégration > jeunesse)0002
- (crise > moment) 0002
- (intégration > milieu) 0002
- (crise > milieu) 0002

Une jeunesse en colère, en crise en raison du problème d'intégration dû à l'exclusion de jeunes de banlieues dans des quartiers périphériques. Les actants et les actés (ce qui est placé avant et après le noyau) représentent les relations sémantiques avec l'tem « jeunesse » et permettent de caractériser voire de catégoriser la jeunesse de la banlieue en lui attribuant des caractéristiques définitoires.





**Graphe 1 : Analyse lexicométrique du discours: caractéristiques de la jeunesse banlieusarde**

La distance entre la *classe* centrale et les autres *classes* est proportionnelle au nombre de *relations* qui les lient : autrement dit, lorsque deux *classes* sont proches, elles possèdent beaucoup de *relations* en commun, et lorsque qu'elles sont éloignées elles n'ont que peu de relations en commun. L'événement est appréhendé à travers les acteurs sociaux qui ont déclenché la révolte et le lieu dans lequel s'est déroulée « la crise ».

Les énoncés ci-dessous nous mènent plus loin dans l'interprétation de la formation discursive de la catégorisation :

- Une politique du pire qui prendrait en charge officiellement l'occupation armée des **quartiers mènerait exactement à**
- 1. La distribution imposée des appartements rend difficile la transformation de ces **quartiers en ghettos ethniques ou religieux**
- Mais aides, subventions et initiatives diverses (zones de redynamisation sociale, zones franches, régies de **quartier, réseaux associatifs divers, etc.**
- laquelle couve d'ailleurs aussi chez beaucoup de jeunes vivants en **quartiers pavillonnaires. Ce qui renvoie au problème distinct de la reconnaissance.**

A vrai dire, l'analyse verticale dont nous avons donné un aperçu plus haut et qui relève de l'analyse de contenu nous permet de retenir les propriétés extrinsèques du lieu des événements à savoir :

- Ghetto ethnique et religieux
- Quartiers pavillonnaires
- Lieux de vie de classe populaires

Sans oublier l'hétérogénéité énonciative montrée à travers le recours à un moment discursif antérieur :

À Watts quartier de Los Angeles dont on a prétendu qu'il suffisait de s'y promener pour y être assassiné.

Grâce à l'interdiscusivité du discours qui en appelle d'autres, les énonciateurs à multiples voix se trouvent imbriqués par le truchement des propos véhiculés dans le discours. Selon Moirand (2007), lorsque les mots ne sont pas marqués comme empruntés à d'autres et à des discours antérieurs, il paraît difficile de parler de discours rapporté ; mais plutôt d'hétérogénéité énonciative montrée que les textes exhibent comme une représentation revendiquée du discours des autres, d'où la notion d'interdiscusivité.

Tout discours est traversé d'autres discours ce qui constitue selon Bakhtine « l'épaisseur dialogique » qui forme des couches sémantiques successives dans les mots (Moirand : 2007).

Les médias disent les faits est construisent la doxa sociale sur un objet donné du monde.

Le discours autre joue, dans ce cas de figure, le rôle d'un appel, voire d'un rappel mémoriel. Il s'agit là d'une mémoire des dires ou une mémoire inter-discursive caractérisée par une texture énonciative particulière (absence de guillemets). Deux sortes d'inscription discursive: premier exemple: séquence doublement attribuée et située :

Ce qu'en **disent** certains sociologues. Le caractère united colors des bandes de jeunes avait été remarqué par le cinéaste Mathieu Kassovitz<sup>6</sup>. C'est une réalité sociologique.

Alors que dans les deux autres exemples absence de toute inscription :

---

<sup>6</sup> *La Haine* est un [film français](#) en noir et blanc sur la [banlieue](#) réalisé par [Mathieu Kassovitz](#) et sorti en [1995](#). Nommé 11 fois aux [César](#), ce film en obtient trois dont [celui du meilleur film](#) en 1996. Le récit se déroule au lendemain d'une nuit d'[émeutes](#) opposant la jeunesse et la police dans la cité des Muguets à [Chanteloup-les-Vignes](#) (78). Ces émeutes étaient consécutives à la [bavure](#) d'un inspecteur du commissariat qui avait sérieusement blessé Abdel, un jeune résident de la cité, lors d'une garde à vue. On suit les péripéties de trois jeunes amis d'Abdel-Aziz Shokair. Vinz, juif blanc impertinent au tempérament violent, a soif de [vengeance](#) au nom d'Abdel. Hubert, catholique d'origine béninoise, dealer de haschisch, ne pense qu'à quitter la cité pour une vie meilleure et se refuse à provoquer la police. Saïd, arabe musulman tient un rôle de médiateur entre Vinz et Hubert à propos des désirs de vengeance du premier par rapport à la police. La nouvelle se répand dans la cité qu'un policier a perdu son revolver durant la nuit des affrontements. On apprend très vite que Vinz l'a trouvé et qu'il compte en faire usage pour tuer un policier au cas où Abdel ne sortirait pas du coma dans lequel il est plongé. Hubert le désapprouve. L'usage du revolver est un [leitmotiv](#) : Vinz le garde en permanence dans son pantalon, le dégainant à tout va, s'attirant constamment les remontrances d'Hubert. L'essentiel du récit s'étend sur une seule journée : la journée la plus importante de la vie des trois jeunes.

les ghettos dorés nord-américains (communautés **dites** sécurisées) sont aussi ethniquement exclusifs et conflictuels . Leur multiplication même aggrave une haine interraciale,

Comme le **dit** justement l'un de nos vieux sages :Il faut occuper les jeunes.

Quant à l'analyse horizontale, elle a permis, à travers l'étude de l'organisation du texte, de dégager le thème central : les quartiers en crise et les rhèmes (sous-thèmes): jeunesse, bidonville. Les valeurs psychosociales attribuées à cette jeunesse de banlieue dans le discours journalistique analysé : « dont les parents sont d'origine étrangère », sont et seront véhiculées par d'autres discours pour ancrer la catégorisation.

Sur le plan énonciatif, bien que les dénominations et les reformulations discursives soient catégorisantes par les traits choisis de description des événements, les statistiques du logiciel *TROPES* ont permis de dégager des catégories grammaticales et énonciatives qui relèvent de « l'objectivité discursive » :

- \* Adjectifs :
- Objectif            54.5% (187)
- Subjectif           33.8% (116)
- Numérique        11.7% (40)
- \* Pronoms :
- "Je"                0.0% (0)
- "Tu"                1.0% (1)
- "Il"                 31.6% (31)
- "Nous"            9.2% (9)
- "Vous"            0.0% (0)
- "Ils"               14.3% (14)
- "On"               20.4% (20)

Notons, à la suite de la lecture de ces statistiques lexicométriques, que 54.5% d'adjectifs objectifs et 31.6% de pronoms anaphoriques « il » ainsi que 14/3% pronoms anaphoriques « ils » et 20.4% de « on » inscrivent le texte dans un discours objectif sans marque de subjectivité déclarée et assumée. Cela peut sembler aporétique sur le plan épistémologique, or, notre visée heuristique d'un phénomène discursif nous a conduit à ces résultats.

## Conclusion

La dénomination/ désignation au fil des répétitions et des reprises discursives, les traits sémantiques de « la crise », des « banlieusards » sont présents dans d'autres dires et d'autres discours. La banlieue (lieu du déclenchement de la crise) est considérée comme trait définitoire du jeune. Mettre en avant le lieu d'habitation, dans ce texte, peut être analysé de la façon suivante : bien que le jeune de banlieue soit stable « spatialement », mais il vit dans des espaces clos qui renforcent son sentiment d'exclusion. La banlieue apparaît donc comme un espace fédérateur, puisque l'exclusion sociale ainsi que le sentiment d'exil ont convoqué de nouvelles façons d'identification, prenant l'allure de formes d'ethnicité. Se sentant relégués, les jeunes

vont alors manifester « *un profond attachement à leur quartier* » (Melliani, 2000 :144). Ces jeunes, pour la plupart issus de parents immigrés, se voient de plus en plus enfermés entre les murs de leur cité sans véritable espoir de faire partie intégrante un jour de la société française. Ils ont le sentiment d'un enfermement, sans barreaux certes, mais réel ; un sentiment de déphasage, d'exclusion qui affecte en profondeur les processus de socialisation.

Les paradigmes de reformulations construits dans le texte analysé renvoient à des caractérisations lexico-sémantiques des items «noyaux» : jeune, cité, banlieue, crise. La crise des banlieues est donc une expression-événement qui constitue une référence pour d'autres moments discursifs postérieurs. L'analyse de notre corpus nous a ainsi permis de déduire que les catégorisations opérées activent des représentations négatives qui mettent, dans un seul moule, tous les « jeunes de banlieue », d'où la stéréotypisation et la construction des « clichés».

## **Bibliographie**

CADIOT P, et NEMO F, 1997, « Pour une sémiogenèse du nom », *Langue Française*, V113, N°1, pp. 24-34.

DE CHANAY H. C, 2009, « La dénomination : perspective discursive et interactive », *Cahiers de praxématique*, N°36, [En ligne], disponible sur :URL : <http://praxematique.revues.org/358> [consulté le 07/05/2017].

Derville G, 1997, « La stigmatisation des « jeunes de banlieue » », *Communication & Langages*, N°113, pp.104-117.

GARCIN-MARROU I, 2007, « Des « jeunes » et des « banlieues » dans la presse de l'automne 2005: entre compréhension et relégation», *Espaces et sociétés*,128-129,(1), doi:10.3917/esp.128.0023. pp.23-37.

KUNERT S, 2013, « Le paradoxe de la catégorisation discursive. Le cas de la co-construction des discours publicitaires et antipub » dans *Cahiers de recherche sociologique*, N°54, [En ligne], disponible sur [www.eric.fr](http://www.eric.fr) pp.95-111. [consulté le 07/12/2016].

LONGHI J, 2012, « Imaginaires, représentations et stéréotypes dans la sémiotisation du mythe de la banlieue et des jeunes de banlieue », in Turpin B. (dir.), *Discours et sémiotisation de l'espace. Les représentations de la banlieue et de sa jeunesse*, L'Harmattan, coll. « Espaces discursifs », p.123-142 [lien HAL]

LONGHI J, 2013, « S'énoncer en banlieue : saisir les représentations sociales des jeunes de banlieue à partir des représentations sémantiques et discursives », in *Transcultural Visions*, Westminster University.

LÜDI G, 1995, « Représentations lexicales floues et construction interactive du sens », *Cahiers de l'ILSL*, N°7, pp.95-109.

MOIRAND S, 2004, « L'impossible clôture des corpus médiatiques, La mise à jour des observables entre catégorisation et contextualisation » dans *Travaux Neuchâtelois de Linguistique*, N°40, p.71-92.

MOIRAND S, 2007, « Discours, mémoires et contextes : à propos du fonctionnement de l'allusion dans la presse », *Corela* [En ligne], disponible sur URL : <http://corela.revues.org/1567> ; DOI : 10.4000/corela.1567 HS-6. [consulté le 02/12/2016].

MONDADA L,et DUBOIS D, 1995, « Construction des objets de discours et catégorisation : une approche des processus de référentiation », *TRANEL (Travaux Neuchâtelois de Linguistique)*, N°23, p.273-302.

PICARD A (2016), « Utilisation de l'analyse du contenu dans une recherche en éducation musicale » dans *Recherche en éducation musicale au Québec*, N° 11 ? p. 33